
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 10 h 50

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

17 février 1998

Oser la danse

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Mardi 17 février 1998

Le Devoir • p. B8 • 380 mots

Oser la danse

Martin, Andrée

D écorum

Chorégraphie: Catherine Tardif. Interprétation: Éric Bernier, Jean Derome, Julien Poulin. À l'Agora de la danse, jusqu'au 21 février

Il fallait le faire. Oser l'expérience d'une danse pour non-danseurs, d'une danse qui ne s'obligerait à rien, mais donnerait une sorte de mesure de l'universalité du langage du corps. Avec *Décorum*, sa nouvelle création, Catherine Tardif concrétise probablement le fantasme secret de bien des gens; celui de se retrouver du jour au lendemain sous les feux de la rampe, en train d'exécuter quelques gracieuses galipettes. En entraînant dans une aventure chorégraphique des personnes sans réel passé de danseurs - du moins professionnel -, l'artiste montréalaise amuse beaucoup, mais démontre aussi la capacité naturelle de l'être humain pour la danse et l'expression par le corps et le mouvement.

Si certains ont douté du résultat de cette expérience inusitée, sachez qu'elle est totalement réussie, et drôlement agréable à regarder. Un régal, quoi. Les trois interprètes, les comédiens Éric Bernier et Julien Poulin, tout comme le musicien, compositeur et grand improvisateur Jean Derome, n'ont ici rien à envier aux danseurs. Leurs performances, en délicatesse et en folie, demeurent, tout au long de cette heure aux couleurs de nostalgie, d'une

générosité, d'un comique et d'une précision exemplaire.

Comme si ce n'était pas assez de les faire danser, Catherine Tardif a doublé la difficulté en leur demandant de danser en solo. Sur de la musique de *crooners* - *Let's Get Lost*, *I Can't Give You Anything But Love*, etc. - trafiquée par Michel F. Côté, de même que sur une scène sans aucun habillage scénique, la petite danse, toute simple, parfois abstraite, parfois théâtrale, mais toujours remplie de détails, de sous-entendus, et de clins d'oeil à la grande danse (celle des danseurs professionnels), prend forme et faire rire. Il y a quelque chose de particulièrement attendrissant, de naturel, et surtout de comique à voir ces trois hommes s'adonner au mouvement dansé sans l'ombre d'une inhibition. Les corps ne sont pas ceux d'athlètes, d'adonis, ni de danseurs, et leur danse sent bon la fraîcheur et la spontanéité. Certains y ajoutent même une pointe de timidité et de sensualité - Julien Poulin et Jean Derome -, tandis que d'autres se lancent dans la folie et le délire - Éric Bernier et Julien Poulin - ou encore dans l'abstraction - Jean Derome.

Jouant du ridicule et de la dérision avec, entre autres, des attitudes ringardes et des costumes d'un autre temps et d'une autre mode, chacun d'eux s'en sort avec brio en transportant un univers bien à lui. Même si on connaît peu ou pas les interprètes, il est facile de voir pointer

© 1998 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19980217-LE-076

leur personnalité derrière leur danse. Chacun trimbale avec lui sa vie, sa sensibilité, ses folies et ses angoisses. L'exubérance et le délire d'Éric Bernier répond à la réserve et à l'immobilité de Jean Derome, si ce n'est à la profondeur, à l'ironie et à la tristesse de Julien Poulin. À travers ce va-et-vient de courts solos - la chorégraphe a eu la brillante initiative de ne pas mettre les trois solos bout à bout, mais de les mélanger allègrement, de manière à en faire une forme plus organique -, on découvre un monde absurde où la tendresse et la petitesse des choses prennent une valeur énorme, réelle.